

*Joseph*, et il s'en trouva assez pour les principales bourgades huronnes, et même pour des excursions chez les tribus voisines. Ces excursions se firent principalement du côté du *Lac Nipissing*; mais les PP. GARNIER et CHATELAIN, qui en furent chargés, n'y trouvèrent guères que des fatigues et des privations extraordinaires. Cependant, sans se rebouter du peu de fruit qu'ils avaient tiré de leurs premières courses, les missionnaires les continuèrent les années suivantes, mais presque toujours avec aussi peu de succès.

Ce qui retardait principalement les progrès du christianisme dans ces contrées éloignées, c'est que les Iroquois infestaient tous les chemins, et tenaient toutes les tribus en alarmes. Quelques précautions qu'eut prises le chevalier de Montmagny pour leur cacher la faiblesse de la colonie, ils en furent bientôt informés, et non seulement ils n'appréhendaient plus que les Français les empêchassent de pousser à bout leurs ennemis, mais au mois d'Août de cette même année 1637, cinq cents de ces barbares eurent l'assurance de venir insulter le gouverneur, aux Trois-Rivières, où il était, et enlevèrent à sa barbe, sans qu'il lui fût possible de s'y opposer, trente Hurons qui descendaient à Québec chargés de pelleteries.

L'année 1638 commença pour les missionnaires des Hurons, de façon à leur faire espérer une abondante moisson qui les dédommagerait de la stérilité des années précédentes. Le pays fut affligé d'une maladie qui d'une bourgade se communiqua à toutes les autres, et menaça la tribu entière d'une mortalité générale.— C'était une espèce de dysenterie, qui, en peu de jours, conduisait au tombeau ceux qui en étaient attaqués. Les Français n'en furent pas plus exempts que les sauvages; mais ils guériront tous; ce qui produisit deux bons effets: le premier, que ceux d'entre les barbares qui persistaient à croire que tous les accidens qui leur arrivaient étaient causés par des maléfices dont ils soupçonnaient les missionnaires d'être les auteurs, se détrompèrent, en voyant qu'eux-mêmes n'avaient pas été préservés du mal: le second, que les sauvages apprirent à se gouverner mieux qu'ils ne faisaient dans les maladies, en observant que les Français en guérissaient facilement au moyen du régime qu'ils y observaient. Enfin, la charité et la générosité avec lesquelles ils virent les missionnaires se dépouiller de tout ce qui leur restait de remèdes et de rafraîchissements, pour les soulager, leur gagnèrent les coeurs de ceux-mêmes qui jusque-là s'étaient le plus hautement déclarés contre eux.

Ce n'était pas seulement en Canada qu'on s'intéressait à la conversion des naturels du pays; les jésuites, dans les lettres qu'ils écrivaient en France, avaient représenté que s'ils étaient en état de soulager la misère de quantité de sauvages, ils en convertiraient beaucoup au christianisme; que pour cela, il n'y avait qu'à